

— Mais tu as mal fait ; tu aurais dû me consulter avant.

— C'est ce que je me suis dit en revenant ici ; et cependant elle a été si pressante et si bienveillante que, malgré mes préventions, je n'ai pu lui refuser ce qu'elle me demandait avec tant d'instance.

— Et tu crois qu'elle viendra me voir ?

— J'en suis sûre.

— Mais je ne la connais pas, moi, reprit Marguerite ; et plus je réfléchis, moins je m'explique l'intérêt si grand que cette dame paraît me porter ; car enfin je ne suis qu'une étrangère pour elle, rien de plus, et l'on n'a pas coutume de s'intéresser si fortement à des personnes qui nous sont inconnues.

— Peut-être que déjà vous l'avez rencontrée ; vous n'avez pas toujours vécu dans la solitude, votre père recevait beaucoup de monde chez lui et il pourrait se faire...

— Si elle se présente, Clotilde, tu lui diras que je n'y suis pas : je dois rester cachée ici à tous les regards jusqu'à ce que des jours meilleurs... Ah ! Clotilde, je suis bien malheureuse ! ajouta-t-elle en lui tendant la main.

— Encore ! murmura la vieille servante.

— Et à qui veux-tu que je parle de mes chagrins, si ce n'est à toi ? reprit la pauvre femme. — Si je prononçais devant Raphaël le nom de mon père, ou celui de mon frère, il croirait que je me repens d'avoir tout abandonné pour lui, de lui avoir tout sacrifié ; je puis au moins m'entretenir d'eux avec toi, je suis bien certaine que tu me consoleras ; toi, tu m'as élevée ; quand ma mère mourut, tu me pris dans tes bras, et depuis ce jour tu remplaças ma mère ; après mon père et mon frère, c'est toi qui m'as le plus aimée au monde lorsque j'étais jeune...

— Lorsque tu étais jeune et plus tard, dit Clotilde d'une voix émue.

Marguerite passa la main sur ses yeux comme pour essuyer une larme.

— Ils sont tous comme morts pour moi, continua-t-elle, depuis deux ans que je ne les ai point vus...

— Mais qui vous dit que votre père ne consentira point un jour à vous revoir ? qui vous dit que sa colère ne se calmera point ?

Marguerite agita tristement sa tête et regardant Clotilde :

— Tu sais bien que cela est impossible, reprit-elle : il tient trop à son ancienne noblesse, à ses vieux blasons, pour se résoudre à ce que je devienne la femme d'un homme obscur.

En ce moment on entendit un bruit de pas sur l'escalier ; Marguerite écouta, et le bruit sembla approcher et devint plus distinct.

— C'est lui, c'est Raphaël, dit-elle ; il monte l'escalier ; rentre chez toi, Clotilde.

Clotilde restait toujours à la même place.

— C'est lui, dit encore Marguerite : j'ai besoin que tu nous laisses seuls.

— Et votre fille ?

— Elle dort, répondit la jeune mère : d'ailleurs, je t'appellerai si j'ai besoin de toi ; va.

Clotilde n'hésita pas davantage, elle s'éloigna à pas lents, et Marguerite, courant vers la porte de gauche, l'ouvrit avec empressement ; mais aussitôt elle jeta un cri horrible, cri de désespoir et de terreur, puis elle recula involontairement ; un homme

vêtu d'un long manteau, les cheveux en désordre et les yeux effarés, entra, lui mit violemment une main sur la bouche, et d'un geste impérieux lui fit signe de garder le silence, puis il referma la porte, regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un, et Marguerite, qui crut comprendre ce regard et ces cheveux en désordre, s'agenouilla humblement devant cet homme.

— Mon père ! murmura-t-elle.

— Relevez-vous lui dit le baron de Wiedland.

— Pardon, pardon, murmura Marguerite au milieu de ses sanglots.

Le baron regarda encore attentivement par toute la chambre ; ensuite il prit sa fille par la main, et ne put se défendre d'un léger tremblement en sentant dans la sienne la main de cette Marguerite qu'autrefois il avait tant aimée, et qu'il lui avait fallu haïr depuis bientôt deux ans ; enfin il tâcha de se remettre de son émotion, puis pendant à sa voix toute sa douceur accoutumée, lui demanda : Où est-il ?

Marguerite frissonna et pâlit à cette question.

— Qui ? répondit-elle avec terreur.

— Raphaël, reprit le baron.

Elle joignit les mains et voulut se précipiter de nouveau aux genoux de son père, mais il l'en empêcha.

— J'ai à lui parler, dit-il.

— A lui ? interrompit Marguerite en se dressant avec épouvante.

Et sans paraître comprendre le sens qu'elle attachait à ses paroles, il continua d'une voix calme :

— A lui, et sur-le-champ.

— Oh ! jamais, jamais je n'y consentirai, reprit Marguerite : — ce que vous me demandez est impossible et ne peut pas être ; — vous ne devez rien avoir à lui dire, à moins que vous ne...

— L'heure s'écoule, le temps presse, il faut que je le voie à l'instant.

— Vous ne le verrez pas, s'écria-t-elle : oh ! non, je ne vous laisserai point arriver jusqu'à lui, car il est mon époux devant Dieu, et Dieu me défend de l'abandonner.

— Je suis calme, Marguerite, répondit le baron, et vous devez voir que je ne suis point venu ici pour venger mon honneur.

Marguerite regarda son père avec étonnement.

— Comment ! vous n'êtes point venu ici pour le tuer ? murmura-t-elle : mais alors que pouvez-vous avoir à lui dire ?

— J'ai voulu empêcher un malheur.

— Un malheur ?

— Oui, et comme sa présence pourrait en amener un second, je n'insisterai pas davantage afin de le voir ; — seulement, tu lui rapporteras, quand je serai hors de cette maison, mot pour mot, n'est-ce pas, la conversation que nous aurons eue ensemble ?

Et la voix du baron devint triste en prononçant ces paroles, Marguerite ne put se défendre d'un vague pressentiment de terreur ; elle se rapprocha de son père, et celui-ci continua :

— Votre frère, Marguerite, dans un mouvement d'emportement que je ne puis condamner, a insulté et frappé au visage l'homme qui avait enlevé sa sœur.

La jeune femme regarda son père avec effroi.